

10
centimes

LES
LIVRES ROSES
POUR LA JEUNESSE

N^o
184



**LA TERREUR
A
ERZÉROUM**

LIBRAIRIE LAROUSSE, 13-17, rue Montparnasse, PARIS
LE VOLUME, 15 CENTIMES, FRANCO, 20 CENTIMES

30 VOLUMES PARUS 30

Volumes à 0 fr. 15

Il a paru, dans cette collection, 96 volumes des plus intéressants, parmi lesquels : Contes d'Enfants — Voyages de Gulliver — Aladdin — Sindbad le Marin — Histoires d'Animaux — Budge et Toddie — Ivanhoé — Goupil le Renard — Robinson Crusoé — Le Vieux Frère Lapin — Don Quichotte — Les Travaux d'Hercule — Contes du Nivernais — Contes du Morvan, etc., etc.

L'augmentation continuelle du papier, de l'impression, de la main-d'œuvre, des frais de toutes sortes, nous a mis dans l'obligation de modifier les prix de vente des *Livres roses* qui sont ainsi fixés à partir du 1^{er} février 1917 :

PRIX DU NUMÉRO :

N^{os} 1 à 196 et numéros à paraître..... 0 fr. 15
(Franco : France, 0 fr. 20).

**Prix des 8 séries actuellement parues,
vendues en charmants étuis décorés :**

Chaque série..... 4 fr. 25
(Franco : France, 5 fr. ; Colonies et Étranger, 5 fr. 50)

Abonnement d'une année :

France..... 4 fr. 50
Étranger..... 5 francs

Les abonnements partent du 1^{er} janvier et ne sont pas acceptés pour moins d'une année.

Chaque année parue forme une série de 24 volumes réunis dans un élégant étui :

Première série (n^{os} 1 à 24) ; Deuxième série (n^{os} 25 à 48) ;
Troisième série (n^{os} 49 à 72) ; Quatrième série (n^{os} 73 à 96) ;
Chaque série de 24 volumes dans un élégant étui..... 3 fr. 90
(Franco France, 4 fr. 75 ; Étranger, 5 fr. 75)

Cinquième série (n^{os} 97 à 120) ; Sixième série (n^{os} 121 à 144) ; Septième série (n^{os} 145 à 168). Chaque série de 24 volumes,
dans un élégant étui..... 2 fr. 90
(Franco France, 3 fr. 75 ; Étranger, 4 fr. 25)

Pour paraître le 2 septembre 1916

N^o 185 — **Les Civils héroïques.**

N^o 184

LES LIVRES ROSES POUR LA JEUNESSE

LA TERREUR A ERZÉROUM

par José R.-L.



10 Gravures

LIBRAIRIE LAROUSSE — PARIS

13-17, RUE MONTPARNASSE, SUC^{LE} : RUE DES ÉCOLES, 58

LA TERREUR A ERZÉROUM

Dédié à ma petite amie, Annette Srabian,
fille du chancelier du consulat de France à
Erzéroum, indignement emprisonné par ses
anciens amis et obligés, les Turcs.

INTRODUCTION

Mes chers petits, on m'a dit que vous n'aimiez plus les beaux contes.

Vous êtes brouillés avec mesdames les fées.

Les princes, les chevaliers sans peur sont devenus soldats de France... petits pioupious, et vieux « poilus », plus grands qu'un fils de roi et qu'un filleul de fées.

Les traîtres, les félons, les mauvais génies, les méchants magiciens portent, cette année, le casque à pointe.

Et vous, les petits, vous voulez, cette année, des histoires où nos héros de chevaliers combattent ces mauvais génies-là... Ce sont toujours des histoires que vous aimez... seulement il vous faut des histoires de guerre.

Alors, aujourd'hui, vous obéissant, je vais vous conter des histoires de guerre. Seulement je voudrais vous endormir, d'abord, et vous emporter loin, loin, franchir la mer, des montagnes, des villes, des pays inconnus... afin de vous voir vous frotter les yeux de stupeur, quand vous vous réveillerez :

« Où sommes-nous ?

— Où, mon petit ami ?... Regarde : Voilà des hommes à babouches et à turbans, des femmes avec des culottes bouffantes et de grands voiles sur la tête, des maisons blanches à terrasses, des minarets hauts comme des phares, des dômes ronds comme des cloches à fromage... des chameaux en caravanes avec d'énormes clochettes au cou...

— Nous sommes au pays d'Aladin ?... d'Ali-Baba et des quarante voleurs...

— C'est l'hiver... Il y a deux mètres de neige... Il fait jusqu'à 35 degrés de froid...

— C'est au pays de la Reine des Neiges ?...

— Au pied d'un pic haut de 3.500 mètres s'étend un grand plateau chauve entouré de fantastiques montagnes... Et si vous montez au sommet d'une montagne, devant vous il y a d'autres montagnes et puis encore d'autres montagnes, partout, à gauche, à droite, devant, derrière... jusqu'au fond de l'horizon... des montagnes et des montagnes comme les vagues de la mer.

— Nous sommes chez le Roi du Mont-d'Or ?...

— Les montagnes ne sont pas en or, quand la neige d'hiver a fondu ; ces pauvresses de montagnes sont toutes nues, toutes ridées, toutes sèches... rien pour les vêtir, plus d'arbres, plus de fleurs, plus d'herbes... rien que de la terre brûlée, des cailloux et de gros rochers...

— Nous sommes dans les montagnes de la Lune ?...

— Il y a des soldats qui se battent dans ces montagnes... De gros canons hissés au bout des pics... De terribles cavaliers sur de terribles petits chevaux... La neige est toute rouge de sang et recouvre les monceaux de cadavres qui forment des tas le long des routes...

— C'est en Serbie ?...

— Le beau fleuve qui prend sa source dans ce pays coulait au paradis terrestre, paraît-il, et l'arche de Noé se posa sur la plus haute de ses montagnes.

— L'Ararat !... C'est en Asie Mineure ?...

— Un grand pays que les Russes vont délivrer des horribles persécutions des Turcs. Le pays des massacres...

— L'Arménie ?

—... Une ville que les Russes viennent de prendre. Une grande victoire !... Vos papas cherchaient sur l'atlas et disaient, mettant leurs lunettes : « Voyons, où donc cela se trouve-t-il ? »

— Erzéroum ?...

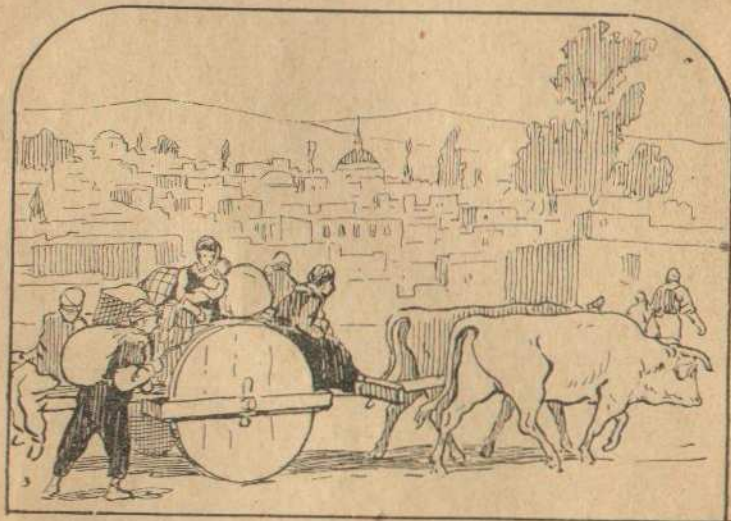
— Erzéroum !... c'est cela même... Je veux vous réveiller dans Erzéroum. »

HISTOIRE D'ANNOUCHAVAN,

LA PETITE ARMÉNIENNE

I

Le papa d'Annouchavan était un riche marchand d'Erzérourm. Il s'appelait Zanarian-effendi (effendi, cela veut dire monsieur, ou madame;) on donne ce nom, là-bas, à tous les gens un peu distingués qui savent lire et écrire... Ainsi,



ERZÉROUM

tous mes petits lecteurs seraient, pour le moins, des effendis

Zanarian-effendi possédait la plus belle maison d'Erzérourm, c'est-à-dire une grande bâtisse avec des murs épais, comme une prison, des balcons fermés, de toutes petites fenêtres grillées, et des portes énormes défendues par de grosses et lourdes serrures.

II

Il possédait aussi le plus grand « Khan » de la ville... C'est un énorme dépôt de marchandises où les caravanes de chevaux et de chameaux qui vont en Perse se chargent et se déchargent en passant à Erzérourm...

Ce matin-là, Zanarian-effendi sortit de très bonne heure, accompagné de Barouïre, son fils aîné, qui avait déjà quinze ans.

« Je ne rentrerai que pour déjeuner », avait-il dit.

L'heure du déjeuner vint, il ne rentra pas. L'après-midi passa... Personne ne vint. M^{me} Zanarian-effendi ne savait que croire.

La petite Annouchavan était grimpée sur son toit. Car il faut vous dire que les petits enfants arméniens qui n'ont pas de jardins vivent sur leurs toits. Ce sont de braves toits bien plats, tout recouverts de terre, avec une balustrade tout le tour et de grosses cheminées qui vous soufflent sous le nez une grosse fumée noirâtre et empestée.

Sopoun, la petite voisine qui sautait à la corde sur son toit, lui dit :

« Annouchavan, est-ce que ton papa est rentré ?... »

— Non !... maman est partie chez l'oncle Zorhab, voir s'il n'y est pas.

— Le papa de Pakrat n'est pas rentré non plus.

— Il y a plein de monde dans les rues, crois-tu que ce ne sera pas une révolution ?

— Maman m'a défendu de sortir dans la rue, même pour aller voir mon cousin Pakrat, en face... Elle dit que cela pourrait devenir des massacres...

— Est-ce que les Russes ne vont pas nous délivrer ?

— Chut !... Si l'on t'entendait, on te mettrait en prison.

— S'il y a des massacres, moi, j'irai au consulat de France.

— Sotte !... puisque, depuis la guerre, il n'y a plus de consulat.

— Alors, j'irai chez les bonnes sœurs.

— Tiens, voilà Loris qui rentre du collège Sanassarian...

— Tant mieux ! il va venir apprendre sa leçon sur son toit, nous ne serons pas seules.

— Bonjour, Loris !...

— Bonjour !... Savez-vous ?... Le collège est fermé !...

Les gens d'armes sont venus en pleine classe, ils ont arrêté les professeurs et les ont emmenés. Moi je me suis sauvé...

— Ah ! qu'est-ce que c'est que ce bruit !...

— Un coup de fusil, vite !... rentrez !... voilà des Kurdes !... »

Loris et Sopoun disparurent derrière leurs trappes. Annouchavan resta seule. Elle était curieuse et voulait voir.

III

Sur la place, en bas, une caravane de chameaux défilait, chargée de caisses de munitions. Pour les laisser passer, cinq ou six voitures à bœufs (des arabes) s'étaient rangées le long des murs. Les bœufs et les buffles de l'attelage s'étaient couchés par terre et rumaient. Sur les charrettes il y avait des paysans arméniens qui fuyaient leurs villages pillés par les musulmans. Ils étaient déguenillés, maigres à faire peur, et tout ensanglantés.

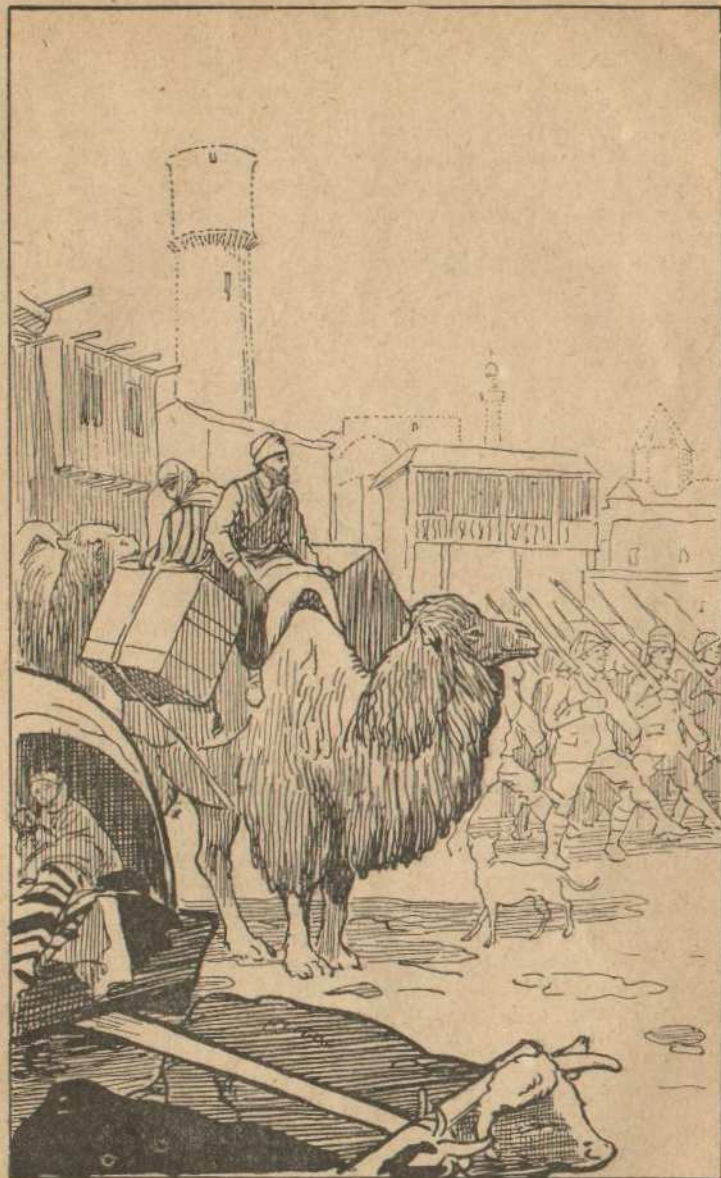
Une compagnie de soldats turcs traversait la place pour aller relever la garde d'un fort ; tous habillés de kaki, petits, maigres et bruns. Un sous-officier allemand les commandait, gras et gros, comme un dogue. Il les faisait marcher au pas de parade et leur donnait de grands coups de bottes quand leur allure n'était pas assez raide.

Un porteur d'eau arménien passait avec ses deux seaux de cuivre à chaque bout de la longue perche en bois, balancée sur son épaule.

Le sous-officier allemand, qui ne l'avait pas vu, cogna sa tête dans un des seaux, qui l'inonda... Furieux, il donna un grand coup de poing au bonhomme qui roula par terre avec l'autre seau.

Des Kurdes qui rôdaient par là (reconnaissables à leur longue robe, et surtout à leur fantastique bonnet de feutre poilu), profitèrent du désordre pour se jeter sur les paysans arméniens des chars-à-bœufs et leur enlever quelques sacs de grains.

L'un d'eux, pour ajouter à la confusion, tira deux ou trois coups d'un mauvais fusil et se sauva.



UNE CARAVANE DE CHAMEAUX DÉFILAIT

Annouchavan avait très peur. Néanmoins elle regardait toujours ce monde sale et déguenillé qui grouillait sur la place.

Et puis, comme un Kurde se battait avec un Arménien, que le feldwebel (1) allemand criait comme un sourd, que les chameaux poussaient de drôles de vagissements en allongeant leur cou vers les buffles, Annouchavan s'effraya tout à fait et préféra ne plus regarder sur la place.

IV

Annouchavan entendit un grand cri derrière elle. C'était le mollah (2) de la mosquée voisine qui chantait l'adieu au jour sur le balcon du minaret. Il nasillait tellement, ce brave mollah, qu'Annouchavan se tenait les côtes de rire.

Aux minarets de toutes les mosquées apparurent d'autres mollahs qui se mirent à chanter aussi, les bras à l'air. Toute la ville résonna d'un seul cri :

« Allah !... aah !... aah !... »

Le canon de l'un des forts du Dévé-Boyoun (3) se mit à tonner. Annouchavan pensa que le Ramadan commençait ce soir. (Le Ramadan est la période de jeûne des musulmans.)

Un deuxième coup de canon partit, puis un troisième... Annouchavan sauta de joie, s'imaginant que les Russes arrivaient de l'autre côté de la montagne et que le méchant sergent allemand de tout à l'heure allait être puni.

Mais Annouchavan crut bientôt mourir de peur.

Par toute la ville des cris terribles retentissaient, des hurlements de bêtes fauves, des appels déchirants, des gémissements, des galopades effrénées, des crépitements de fusillade, des coups de revolver. De plusieurs points de la ville jaillirent de grandes gerbes d'incendie, des panaches de fumée, des étincelles. Sur les toits, des ombres fantastiques sautaient dans les flammes comme une assemblée de diabolins.

Annouchavan n'osait plus regarder dans la rue, ni sur la place, ni nulle part. Un moment l'idée lui vint de rentrer

(1) Sergent.

(2) Prêtre musulman.

(3) Une des montagnes qui dominent Erzeroum

dans sa maison, mais les jambes lui manquèrent. La pauvre petite se tapit contre sa cheminée plus morte que vive.

V

Tout à coup, sur un toit, en face d'elle, surgit Madathian-effendi, un vieil ami de son papa qu'elle aimait bien parce qu'il avait toujours ses poches bourrées de bonbons.

Il courait de toute la vitesse de ses vieilles jambes. Les pans de sa redingote s'accrochaient aux balustrades du



DERRIÈRE LUI SURGIRENT TROIS KURDES

toit. Le gland de son fez rouge battait l'air comme un martinet à lanières. Il courait comme un fou, sautant d'un toit à l'autre, franchissant à pieds joints les rues étroites... Jamais Annouchavan n'aurait cru Madathian aussi agile.

Bientôt elle comprit pourquoi son ami courait si fort. Car, derrière lui, surgit un Kurde, puis un autre, puis un

troisième, armés de gourdins et de grands sabres qu'ils brandissaient féroceement...

Les Kurdes gagnaient du terrain... ils n'étaient plus qu'à une distance de deux toits... dans deux minutes ils atteignaient Madathian.

Alors Annouchavan se leva toute droite, agita ses petits bras, criant fort :

« Par ici !... Madathian-effendi ! Vite ! Vite ! »

Et sautant sur la trappe, elle la tint grande ouverte jusqu'à ce que son vieil ami l'eût rejointe. Alors ils refermèrent la porte sur eux et tirèrent le gros verrou.

Ouf !... Il était temps. Ils entendirent les trois Kurdes sauter sur le toit. La trappe retentit de furieux ébranlements. Un instant ils crurent qu'elle allait céder. Mais les serrures étaient solides...

Une grêle de pierres s'abattit sur la cheminée. On aurait dit une armée entière déchaînée sur leurs têtes... Puis après des cris et des menaces terribles, les Kurdes sautèrent sur un autre toit.

Madathian prit dans ses bras la petite fille et descendit en courant les deux étages de la maison.

VI

La maman d'Annouchavan cherchait sa fillette dans tous les coins. Déjà elle la croyait morte ou enlevée par les Kurdes, lorsqu'elle la vit dans les bras du pauvre Madathian qui venait du grenier.

Les domestiques s'occupaient de verrouiller les lourdes portes. Il aurait fallu des coups de canon pour les enfoncer.

Ils garnirent de coussins et de matelas les petites fenêtres grillées afin d'amortir les balles, barricadèrent les soupiraux, vérifièrent toutes les serrures. Et, toutes lampes éteintes, la famille se réunit dans le grand couloir, prêtant l'oreille aux bruits du dehors.

Il y avait là Madathian-effendi, Mme Zanarian et la fillette, Athina, la servante grecque, Sirry et Kirkor les deux serviteurs dévoués, l'un turc, l'autre arménien...

Mme Zanarian pleurait parce que ni Barouïre ni son mari n'étaient rentrés. Madathian-effendi voulait la rassurer mais lui-même tremblait bien fort.

« Est-ce que cela va recommencer comme aux grands massacres ?... »

— Les Allemands qui commandent la troupe sont chrétiens après tout, ils sauront bien empêcher de telles horreurs !...

— Les Allemands, madame ?... Mais ce sont eux qui ordonneront les massacres !... Ils sont pires que les Turcs ! — Cela commence par les faubourgs de l'Ouest... Il y a déjà des incendies...

— Pourvu qu'ils ne mettent pas le feu à votre maison !...

— Il n'y a rien à craindre, Madathian-effendi, ma maison touche la demeure de von Gribaù, un des généraux allemands...

— La ville est pleine de Kurdes... ces bandits !... ces voleurs !...

— Mon Dieu !... qu'allons-nous devenir ?... »

VII

De grands coups ébranlèrent la porte.

« Ouvrez !... ouvrez !... »

Des cris, des gémissements, des appels désespérés.

« N'ouvrez pas, surtout ! s'écria Madathian.

— C'est la voix de Sopoun, maman !... Ouvrez à ma petite Sopoun !... Ils vont la tuer !...

— Et si ce n'est pas Sopoun ?...

— Ouvrez !... Ouvrez !... Pitié !... Pitié !... »

Kirkor dérangea le matelas de la fenêtre et risqua un œil. Il cria soudain :

« Les Kurdes !... Les Kurdes ! »

« Ouvrez à Sopoun !... » sanglotait Annouchavan.

Madathian se précipita. Aidé de Sirry et de Kirkor il tira les gros verrous et par l'entre-bâillement pénétra la petite figure épouvantée de Sopoun.

Il y avait avec elle sa maman et Pakrat, le petit cousin d'en face... Tous entrèrent en trombe, accompagnés d'une grêle de pierres. Sopoun, atteinte en plein visage, roula sur le carreau...

A peine furent-ils passés que Madathian-effendi repoussa vivement la porte.

Mais deux Kurdes s'étaient précipités et poussaient de

l'autre côté de toutes leurs forces, essayant d'entrer à la suite des réfugiés.

Sirry et Kirkor vinrent aider Madathian, mais ils ne pouvaient pas fermer... Les Kurdes allaient-ils appeler des camarades et pénétreraient-ils dans la maison pour tout massacrer ?...

Furieusement, de chaque côté de la porte, les deux groupes s'escrimaient et les Kurdes semblaient gagner un peu de terrain... Les enfants hurlaient de terreur.

Enfin on parvint à fermer la porte. On tira les gros verrous, on reboucha les fenêtres. Mais à ce moment une grêle de balles s'abattit sur la façade de la maison, une vitre vola en éclats et Kirkor eut la main traversée. Les barreaux de fer défendaient solidement les fenêtres... Les Kurdes ne pourraient pas entrer.

Néanmoins on décida de se réfugier dans les caves.

La pierre avait fait une grosse entaille à la lèvre de Sounoun qui saignait et enflait.

VIII

Ils restèrent huit jours enfermés dans leur cave. On empêchait les enfants de monter à cause des balles et des pierres qui pénétraient par les vitres cassées des fenêtres.

Les vivres commençaient à manquer. Il ne restait plus que des épinards séchés et de la confiture de cornouilles.

La fusillade ralentissait. On n'entendait plus que quelques coups de feu disséminés. Peu à peu, un grand silence de mort descendit sur la ville...

Sirry se hasarda dans la rue. Et les enfants revinrent habiter la maison.

Annouchavan regardait même par la fenêtre.

En face, la maison du petit Pakrat était grande ouverte. Elle avait été entièrement dévalisée, et tout ce que les pillards n'avaient pu emporter, ils l'avaient empilé dans la rue et cela flambait sur un bûcher, devant la porte... Pakrat reconnut son beau cheval mécanique à demi consumé, son cheval mécanique rapporté l'an dernier de Constantinople !...

Annouchavan terrifiée se mit à sangloter :

« Papa !... je veux Barouïre et mon papa !... je veux voir mon papa !... »

A travers ses larmes elle vit arriver des cavaliers. C'était un officier turc avec une importante escorte, un bel officier, très jeune et qu'elle reconnut aussitôt :

« Maman !... maman !... cria-t-elle... Voici Taïfour-bey !... Il s'arrête chez le général von Gribau... Taïfour-bey ! Maman !... »

IX

Annouchavan vient d'aider sa maman à revêtir le grand tcharchaf de satin noir sans lequel ne saurait sortir nulle Arménienne.

En tremblant elle l'accompagna jusqu'à la porte, l'embrassa et monta jusqu'à sa fenêtre en courant.

Elle la vit s'arrêter au seuil de la maison voisine, parler avec le soldat de garde (pourvu qu'il ne la tue pas !) et disparaître dans l'intérieur de la demeure.

M^{me} Zanarian se fit conduire au salon de Hugo von Gribau. Le général allemand se disputait aigrement avec Taïfour-bey.

En pleurant, la jeune femme se jeta aux pieds du grand seigneur turc.

« Ha !... Taïfour-bey !... Vous qui étiez de nos amis, vous que mon mari sauva des mains d'Abdul-Hamid !... Vous que nous avons caché pendant un mois dans notre maison... Taïfour-bey !... Maintenant que vous êtes notre maître, vous !... l'intime ami d'Enver-pacha !... Rendez-moi mon fils... je vous en conjure !... Où est mon mari ? où est mon fils ?... »

« Qu'avez-vous fait de Zanarian-effendi ?... Qu'avez-vous fait de mon petit Barouïre ?... Pitié !... grâce pour eux, je vous en prie !... »

La jeune femme tordait ses bras et sanglotait. Hugo von Gribau avait mis ses grosses lunettes rondes et la regardait curieusement en se curant les dents avec le petit poignard kurde qui lui servait de coupe-papier...

Taïfour-bey tortillait sa fine moustache brune avec un sourire cruel sur son visage de félin. Il leva ses deux mains à la hauteur de ses tempes et prononça gravement :

« Madame !... Les temps sont changés !... »

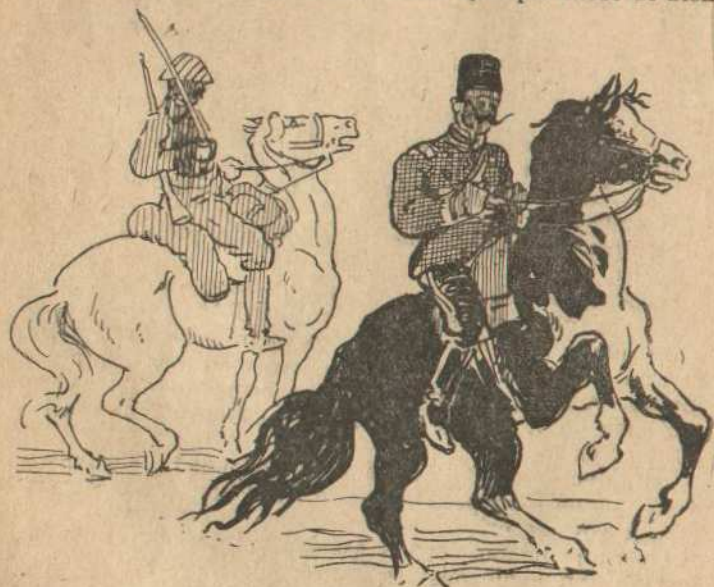
Puis il se remit à discuter avec von Gribau comme si la dame n'était plus là...

M^{me} Zanarian se releva et sortit rouge de honte.
A peine avait-elle refermé la porte qu'une détonation retentit.

X

Cependant Annouchavan guettait sa maman et ne la voyait pas revenir. Le soir la trouva le nez derrière sa fenêtre, attendant toujours.

Sirry, le domestique turc, qui rôdait aux alentours de la maison de von Gribau rentra dire quelque chose de bien



C'ÉTAIT UN BEL OFFICIER TURC

terrible à Madathian-effendi, car le vieil ami tout bouleversé courut prendre Annouchavan dans ses bras et lui dit tendrement :

« Ma petite, maman ne rentrera pas non plus, maintenant... La maison est trop dangereuse pour une petite fille

toute seule. Je vais t'emmener ce soir dans un asile plus sûr... »

Annouchavan pleura très fort, se désola, cria qu'elle voulait sa maman, son petit papa, son cher petit Barouïre, tout de suite !... puis elle s'endormit de chagrin sur l'épaule de son vieil ami.

Quand on la réveilla elle ne reconnut plus personne.

Pakrat ressemblait à un petit Kurde avec un bonnet-tromblon ; Sopoun et sa maman avaient l'air de deux sales mendiants ; quant à Madathian il paraissait être le prêtre musulman qui dit la prière au soleil, tous les soirs, sur le minaret. Il avait un gros turban blanc, et un manteau-larges plis dans lesquels Annouchavan disparaissait toute entière.

Dans la nuit noire, en file indienne, prudemment, la petite troupe se mit en marche. Au tournant de la place, pour s'isoler plus facilement, les fugitifs se séparèrent en trois groupes : Kirkor avec Sopoun et sa maman, Sirry avec Pakrat et Athina...

Madathian et Annouchavan montèrent tout seuls dans les petites rues du quartier turc...

XI

Madathian, après bien des alertes, des tours et des détours, courant lorsqu'il était sûr de n'être pas vu, s'arrêtant et se tenant caché sous des portes lorsqu'il craignait, finit par arriver tout près d'une grande mosquée.

« Nassaheddine le Odjah !... Nassaheddine le Odjah !... » cria le pauvre Madathian en tapant des pieds et des poings à la porte d'une belle demeure...

La porte s'ouvrit largement. Un vieillard parut sur le seuil, tout vêtu de blanc et l'air très bon dans sa longue barbe bouclée.

« Qui est là ?... Que me veut-on ?... »

— Deux chrétiens viennent se mettre sous ta protection, effendi !... Sauve-nous !... Sauve-nous !... Sauve ton vieil ami Madathian et la fille de Zanarian, son ami !

— Qu'Allah vous protège !... Les hôtes sont sacrés. Pas un cheveu de votre tête ne sera touché. Entrez, vous trouverez là d'autres malheureux... »

Ils trouvèrent en effet Sopoun, sa maman, Pakrat, les

serviteurs et quelques autres Arméniens qui connaissaient la demeure du vieux Nassaheddine.

XII

Nassaheddine le Odjah était un homme juste et bon. C'était un des prêtres musulmans les plus vénérés d'Erzéroum. Sa demeure était sacrée. Aucun des forcenés kurdes ou turcs n'auraient osé en franchir le seuil.

Pendant les huit jours des massacres, il s'était tenu sur le pas de sa porte, faisant entrer les poursuivis dans sa demeure, exhortant les bandits à la douceur et les menaçant des châtiments divins.

Nassaheddine le Odjah prit Annouchavan en amitié, car la petite Arménienne était intelligente et gaie. Il plaça les autres réfugiés chez des amis très sûrs, mais ne voulut pas se séparer de la petite fille.

XIII

Cependant, les Russes approchaient... Tous les jours, maintenant, on entendait gronder le canon. Les officiers allemands abandonnaient leurs soldats et portaient à toute bride vers Trébizonde.

Un jour la bataille fit rage sur les montagnes et le Palendeuken tonnait de toutes les bouches de ses canons.

Nassaheddine le Odjah se désolait et priait Allah dans la mosquée... Annouchavan lui cachait sa joie, car les Russes allaient bien lui rendre son papa, son grand frère et sa maman, n'est-ce pas ?...

La bataille fut terrible. Russes et Turcs luttèrent, dans la neige jusqu'aux épaules. Les Turcs sont braves et se faisaient tuer sur place, dans leurs forts ; mais les vaillants montagnards russes du Caucase se battaient aussi bien qu'eux. Sous une pluie de mitraille ils enlevèrent d'assaut le mont Palendeuken (3.500 mètres) et, de là-haut, fondirent comme une avalanche sur la ville qui se rendit après de furieux combats...

Tout le quartier sud était en flammes. Et c'était celui de Nassaheddine le Odjah !...

Le vieux prêtre, voyant le feu gagner sa rue, prit Annouchavan par la main et s'enfuit vers le quartier des consulats étrangers.



« QUE FAIS-TU LÀ, MA PAUVRE PETITE ? »

Les balles sifflaient à leurs oreilles, les Turcs fuyaient de tous côtés. A un tournant de rue, des cosaques à cheval parurent, chargeant un groupe de fuyards.

Nassaheddine le Odjah se crut perdu. Les cavaliers avaient un air si furieux que rien ne semblait devoir résister à leur passage...

Alors Annouchavan, quittant la main du vieillard, se jeta au milieu de la rue, à genoux, criant en français :
« Messieurs les Russes !... Ne nous faites pas de mal !... Je suis une petite fille arménienne ! »

L'officier qui commandait le détachement fit faire un grand écart à son cheval pour ne pas écraser l'imprudente et la petite troupe s'arrêta.

« Que fais-tu là, ma pauvre petite ? »

— Monsieur, il ne faut pas nous tuer. Les Kurdes ont pris mon papa, ma maman et mon grand frère... Nassaheddine est bon pour moi. Il m'a sauvée... Ne le tuez pas !... Nous sommes vos amis !... »

L'officier descendit de cheval, prit la petite fille dans ses bras, l'embrassa et dit à deux de ses cosaques.

« Foi de Boris Liévine !... Il ne leur sera fait aucun mal !... Emmenez-les à l'ancien consulat de Russie, je les retrouverai ce soir si Dieu le veut !... »

XIV

Le soir, Annouchavan fut fêtée par les officiers russes auxquels Boris Liévine, le lieutenant des cosaques, avait raconté l'histoire de la petite fille.

Les Russes lui rendirent sa maison. Kirkor, Sirry et Athina la servirent comme autrefois. Sopoun et sa maman s'installèrent près d'elle avec le petit Pakrat. Et chaque jour Madathian-effendi et Nassaheddine le Odjah venaient la voir et lui donnaient des leçons...

Elle grimpait toujours sur le toit de sa maison, et, de là, regardait au loin sur les routes si des cavaliers n'approchaient pas... comme sœur Anne sur sa tour.

Un jour, au tournant de la place, elle vit un homme sur un grand cheval portant un gargonnet en croupe... son cœur se mit à battre bien fort...

Tout à coup, elle poussa un grand cri :

Elle venait de reconnaître son frère et son papa !...

HISTOIRE DE BAROÛIRE

I

Barouïre et son papa étaient gravement occupés à discuter sur la qualité de nouveaux tapis que les chameliers persans venaient de décharger dans le Khan.

« Crois-tu que cela soit de la bonne laine du pays ? »

— Ces gens-là sont fous ! Voilà qu'ils emploient mainte-



ILS DISCUTAIENT SUR LA QUALITÉ DES TAPIS

nant pour tisser leurs plus beaux tapis de l'affreuse laine teinte en Allemagne. Regarde-moi ces couleurs !... »

A peine Zanarian-effendi achevait-il ces mots que la cour carrée fut envahie par une multitude menaçante

accompagnant quelques gendarmes sous les ordres d'un tchaouch (1).

« Malheur !... qu'arrive-t-il encore !... » gémit le pauvre marchand stupéfait...

Ce qu'il arrivait ?... C'était très simple. Par ordre du Vali (2) la petite troupe venait l'arrêter.

« Barouïre !... cria l'infortuné, cours avertir ta mère... ! »

Le jeune garçon hésitait, ne sachant s'il devait suivre son père ou descendre au quartier arménien.

Son hésitation fut de courte durée. Deux mains brutales s'abattirent sur son épaule. Il fut contraint de suivre son père à travers les petites rues grouillantes d'une foule furieuse qui ne leur épargnait ni les injures, ni les coups.

Les deux Arméniens furent conduits en prison.

Ils s'interrogeaient vainement sur leurs crimes. Ils ne pouvaient comprendre la raison de ce qui leur arrivait là.

Leur crime ? Ils le connurent bientôt... On les traduisit devant un conseil de guerre... On leur fit subir un rudiment d'interrogatoire dans lequel ils crurent comprendre qu'on les accusait de comploter l'assassinat du Sultan et d'Enver-pacha, des ministres, du Vali d'Erzéroum... d'avoir excité leurs compatriotes à la révolte, d'avoir volé le bien public, d'espionner pour le compte de l'Angleterre et de la Russie... enfin, tant de choses que le pauvre marchand n'en revenait pas d'ahurissement.

Il jura qu'il était le plus pacifique marchand de la terre... Il le jura par le Christ, il le jura même par Mahomet et par tout ce que l'on voulut.

Rien n'y fit. Les juges décidèrent que la mort seule pouvait punir des crimes aussi noirs... Il fut condamné à être pendu.

« Que va devenir mon fils ! » s'écria le malheureux au désespoir.

Certains juges décidèrent que cette graine d'Arméniens était tout juste bonne pour être pendue aussi... D'autres penchaient fortement pour la bastonnade... D'autres insinuaient que le jeune garçon ferait très bien dans le palais d'un pacha, vendu comme esclave...

(1) Sergent.

(2) Gouverneur.

II

En attendant, Barouïre et son papa étaient dans la même prison. Ils n'étaient pas seuls, d'autres notables arméniens les avaient rejoints.

Les malheureux savaient qu'ils allaient être pendus, mais on avait négligé de désigner le jour de leur supplice. Ils vivaient dans des transes perpétuelles. Maintes fois ils crurent être massacrés sur place, tant les vociférations de la populace se faisaient menaçantes aux portes de la prison. Ils songeaient à leurs familles livrées sans défense à la férocité des fanatiques kurdes et tures. Les jours leur semblaient interminables, tant ils étaient lourds d'angoisse et de douleur.

Pour toute nourriture on leur portait, chaque matin, un grand plat de blé cuit (comme à des poules), une cruche d'eau et d'infectes galettes de pain noir, pétries de plus de cendres que de farine.

On ramena enfin les prisonniers devant leurs juges. Tous étaient fort pâles, croyant leur dernière heure venue...

« Remerciez notre souverain maître, le commandeur des vrais croyants !... Voilà qu'il consent à vous faire grâce, misérables fils de chiens ! Il vous permet de racheter votre tête à prix d'or... Payez rançon, et vous aurez la vie sauve... »

Comme Zanarian-effendi était le plus riche marchand d'Erzéroum, sa rançon et celle de son fils étaient d'un prix formidable, 1.000 livres turques (1) en pièces d'or.

« Comment voulez-vous que je vous paye une telle somme en pièces d'or ?... Allez dans mon Khan, saisissez la marchandise et vous en retirerez grand profit... »

On répondit au marchand que c'était déjà fait...

III

Un matin on jeta les prisonniers hors de leur prison, on les parqua comme un troupeau de buffles, on les poussa vers les portes de la ville, encadrés de gendarmes et de soldats. Ils croyaient être exécutés en masse contre les murs d'Erzéroum.

(1) Une livre turque vaut 21 francs environ.

Mais à leur grande surprise on les fit marcher la journée entière, leur laissant à peine un quart d'heure de repos au milieu du jour afin de manger leur ration de blé cuit.

Barouïre se creusait la tête :

« Où nous mène-t-on, papa, le savez-vous ? »

— Je reconnais la route d'Erzindjan, demain nous arriverons à Mama-Hatoum ! »

C'est tout ce qu'ils savaient.

Cependant Barouïre était jeune, très gai, malgré son infortune, il trouvait moyen de siffler tout le long de la route et de raconter mille plaisantes histoires qui réjouissaient le cœur de ses compagnons.

Il s'arrangea même pour rendre quelques services à l'un des sergents de l'escorte, un Kurde, Sedki-tehaouch, qui finit par le prendre en pitié et lui confia mystérieusement :

« Nous avons ordre de vous conduire à Césarée. »

Césarée !... le pauvre Barouïre n'en revenait pas !

Mais ils seraient tous morts en chemin avant d'arriver à Césarée !... Césarée est à plusieurs centaines de kilomètres d'Erzékoum.

Et puis, quels nouveaux supplices les attendaient là-bas ?...

C'est alors qu'il résolut de s'enfuir et qu'il fit part de son projet à son papa.

IV

Ils choisirent une nuit sans lune, un vent terrible s'engouffrait dans l'étroit défilé, au milieu d'un chaos de rochers où l'Euphrate grondait dans les ténèbres. Des rafales de neige et de pluie ajoutaient à l'horreur et à la désolation de la nuit...

Zanarian-effendi et quelques autres prisonniers étaient parqués dans une étable. Un soldat turc montait la garde devant la porte. Les autres sentinelles sommeillaient.

Zanarian et Barouïre rampèrent à travers leurs compagnons endormis, jusqu'à la sentinelle.

D'un bond, silencieusement il sauta sur le soldat, et tandis qu'il le serrait à la gorge, Barouïre lui arrachait son fusil et se sauvait dehors.

Zanarian-effendi, desserrant l'étreinte, lâcha la sentinelle et bondit à la suite de son fils.

La sentinelle se mit à crier, tout le camp fut sur pied, des coups de feu se croisèrent dans la nuit.

Les fugitifs couraient à travers les rues du village, sautaient sur les toits qui s'étagaient en terrasse les uns au-



ON LES FIT MARCHER LA JOURNÉE ENTIÈRE.

dessus des autres. Ils gagnèrent ainsi la sortie du défilé.

« Sauvés ! nous voilà sauvés ! » cria joyeusement Barouïre.

Mais à peine le pauvre petit avait-il prononcé ces mots qu'il sentit le froid d'une baïonnette sur sa gorge. Une sentinelle gardait la sortie du défilé.

« Ah !... chiens ! » rugit la sentinelle.

— Papa ! papa ! » gémit Barouïre.

Zanarian-effendi accourut, prêt à défendre chèrement sa vie et celle de son fils.

Mais, à son grand étonnement et au grand soulagement de Barouïre, la sentinelle redressa tranquillement la pointe de son fusil et prononça, d'une voix sourde :

« C'est toi, Barouïre ?

— C'est moi !... Sedki-tchaouch. »

L'enfant venait de reconnaître son ami le gendarme.

V

Rapidement, dans l'ombre, un dialogue s'établit.

« On ne passe pas !...

— Sedki-tchaouch, je te promets une paire de buffles, 100 livres turques, et du blé, plein la charge d'un chameau...

— Ton Khan est pillé, Zanarian-effendi, comment pourras-tu tenir tes promesses !

— Mon frère est un riche armateur de Batoum, tu sais Batoum, en Géorgie, le grand port que les Russes ont bâti sur la mer Noire ?... Nazareth Nazarian, mon frère, payera tout ce que je promets.

— Et comment toucherais-je mon salaire, qui me dit que je te retrouverai ?...

— Passe avec nous la frontière russe et l'on te payera dans ta propre main, de l'argent bien sonnante.

— Je suis un Kurde, et Kyzil-Bach (1), avec nous, le gouvernement ne rit pas. J'ai mes trois frères dans l'escorte, si je disparaissais ils répondront de moi et seront mis à mort.

— Si tu es Kyzil-Bach nous sommes demi-frères... 300 livres turques ! si tu nous accompagnes, avec tes parents.

— Viens ! Sedki-tchaouch, implora Barouïre, que t'importent tes maîtres, les Turcs !... Ils t'enverront te battre contre les Russes et tu te feras tuer pour eux, que tu n'aimes pas !... Fuis avec nous, Sedki-tchaouch !...

— Eiv Allah !... J'aime les Russes... je connaissais un colonel... Le Vali d'Erzeroum m'avait chargé de lui servir d'escorte lorsqu'il faisait la carte du pays.

1) Secte kurde, à demi musulmane, à demi chrétienne.

— 3 paires de buffles... 3 charges de chameau... et 200 livres turques, Sedki-tchaouch !

— Inch Allah !... avant que le jour ne se lève je t'aurai rejoint avec mes trois frères près du village de Zaza-Vartik. Osman-bey, le plus riche et le plus ancien du village est un de mes parents. Nous resterons chez lui le temps qu'il faudra. »



ILS ARRIVÈRENT AU VILLAGE

VI

A demi-morts de froid, de fatigue et de la terreur d'être repris, les deux fugitifs parvinrent à se guider à travers la pluie et la nuit.

Zanarian-effendi connaissait le pays. Autrefois il avait

battu ces montagnes afin de visiter les immenses gisements de charbon inexploités. Il guidait son fils qui se serait infailliblement abîmé dans les précipices. Ils n'avaient qu'à remonter la petite vallée d'un torrent.

L'aurore blanchissait comme ils parvenaient en vue du petit village perché au-dessus du torrent.

A ce moment ils entendirent sur la route le galop d'une petite troupe à cheval. Ils se dissimulèrent derrière un rocher, mais sortirent vite de leur cachette lorsqu'ils reconnurent Sedki-tchaouch et ses trois frères.

— Nous voici, Zanarian-effendi ; le convoi des prisonniers continue sa route ; on nous envoie à ta recherche. Ajoute encore 100 livres et nous renoncerons pour jamais à te trouver. »

VII

Ils arrivèrent au village. Le plus jeune des Kyzil-Bach avait cédé son cheval à Zanarian-effendi et marchait près de Barouïre.

La maison d'Osman-effendi était la plus grande du village. Elle était recouverte entièrement de terre et n'avait d'autre ouverture que la porte, deux petites fenêtres-meurtrières, et le trou du milieu du toit qui servait de cheminée.

Il régnait là-dedans un demi-jour perpétuel et une certaine chaleur, malgré le froid du dehors.

Osman-effendi salua gravement les voyageurs.

« C'est un riche marchand que nous avons mission d'escorter jusqu'à Erzéroum, expliqua Sedki-tchaouch en présentant Zanarian-effendi, c'est un très haut personnage, très influent, le conseiller même du Vali. »

Osman-bey se mit alors en frais pour les recevoir. Il fit allumer le feu sur l'Odjak (1), offrit tout de suite du thé et du café et d'excellentes cigarettes.

Les serviteurs couvrirent le sol des précieux vieux tapis de famille, et les voyageurs ôtèrent leurs souliers en signe de respect, comme c'est l'usage là-bas, afin de ne pas salir les beaux tapis...

Puis, l'heure du repas approchant, Osman-bey ordonna que l'on servît la table.

(1) Pierre du foyer.

Quand les voyageurs eurent fini, serviteurs et parents pauvres se jetèrent sur les restes.

Osman-effendi fit dresser le lit des voyageurs dans un coin du sélamlike. Un lit : c'est-à-dire un matelas par terre et deux couvertures brodées. Puis, chacun s'endormit.

Malgré leur fatigue, ils dormirent très mal...

VIII

De très bonne heure ils quittèrent leur hôte, munis d'avoine pour leurs chevaux et de quelques provisions pour eux-mêmes.

Ils s'engagèrent dans la montagne. Pour rejoindre la



ILS S'ENGAGÈRENT DANS LA MONTAGNE

frontière russe ils avaient bien 200 kilomètres à franchir.

Dans les petits villages turcs où nos voyageurs s'arrêtaient pour passer la nuit et se réapprovisionner, on les

recevait avec beaucoup de crainte, les prenant pour des fonctionnaires en tournée... Ce qui ne les empêchait pas de se faire voler par leurs hôtes... C'est ainsi que, pendant la nuit, des serviteurs dérobaient dans le râtelier des chevaux l'avoine que leurs maîtres avaient vendue la veille aux voyageurs.

Les fusils des quatre gendarmes et celui que Zanarian-effendi avait arraché à la sentinelle le soir de l'évasion, étaient pour beaucoup dans le respect qu'ils inspiraient.

Un soir, cependant, ils furent obligés de descendre dans un gros village dont le chef avait comme profession d'être brigand. Il se mettait à la tête des hommes de son village et partait en guerre contre d'autres petits hameaux. Il y avait de sanglantes rencontres... Les chefs des meilleures familles étaient exterminés, et les vainqueurs rentraient avec un convoi de femmes et d'enfants prisonniers, des troupeaux de chèvres, de buffles et de moutons, et des arabas (1) chargées de grains.

Les voyageurs y furent mal reçus. Invités à partager le repas du grand chef, ils étaient fort mal à l'aise, surveillés par des individus à mines louches armés jusqu'aux dents et qui tenaient en les regardant des conciliabules secrets.

On leur servit un méchant pilaf au blé, flanqué de rares morceaux de viande. Ces morceaux de viande, nos voyageurs ne firent que les entrevoir : ils disparurent, à peine servis, dans la bouche du chef et de ses acolytes qui semblaient n'avoir d'autres soucis que de laisser le moins possible de victuailles à leurs invités.

Sedki-tchaouch avait l'air inquiet. Avant de prendre congé de ses hôtes, pour la nuit, il annonça très haut que les voyageurs partiraient le lendemain dans la matinée, pour la direction d'Erzéroum.

Mais à minuit Sedki-tchaouch réveilla Barouïre et son papa, ils se glissèrent tous hors de la maison, enfourchèrent leurs chevaux (Barouïre et le plus jeune Kurde étant montés en croupe avec deux autres cavaliers) et s'élancèrent par des chemins de traverse en pleine montagne. Ils fouillaient l'ombre, tressaillant aux moindres bruits. La main sur la gâchette de leur fusil.

Ainsi purent-ils éviter une fâcheuse aventure.

(1) Voiture turque.

IX

Ils marchèrent plus d'un mois. Vivant comme ils le pouvaient, chevauchant une journée entière avec une tasse de thé pour tout réconfort...

Comme ils parvenaient aux rives du lac, Russes et Turcs se disputaient le petit village de Tev près de la grande chute du Tortoum-goël... Il était excessivement difficile de se frayer un passage à travers les lignes ennemies.

Sedki-tchaouch prit à part Zanarian-effendi et lui dit mystérieusement :

« Comment vas-tu faire, Zanarian-effendi ? »

L'Arménien restait songeur.

« Comment passeras-tu ?... Pourras-tu rejoindre les lignes russes ? »

— Où veux-tu donc en venir, Sedki-tchaouch ?

— Seul avec moi, je te guiderai... Tu rejoindras Tev en pleines lignes russes... Tu iras à Batoum chez ton frère l'armateur et tu reviendras me trouver ici, dans un mois.

— Ce n'est pas ce que nous avons convenu, Sedki-tchaouch. »

— Crois-tu donc que je t'aie conduit jusqu'ici pour que tu me joues la farce de t'en aller, sans payer, chez tes amis ?...

— Et qui te prouve que je reviendrai te payer ici dans un mois, Sedki-tchaouch ?... »

Le sergent partit d'un gros rire.

« Tu reviendras, Zanarian-effendi, reprendre ton fils que nous te gardons. »

Zanarian-effendi pria, supplia, menaça. Rien n'y fit. Le rusé compère était inflexible.

La mort dans l'âme, Zanarian embrassa Barouïre qui ne paraissait pas fâché de courir l'aventure avec ses nouveaux compagnons.

Sedki-tchaouch à pied guida le marchand à travers les précipices et les sommets pleins de neige jusqu'à quelques mètres d'un poste où des cosaques faisaient chauffer leur thé.

« Au revoir, Zanarian-effendi, tâche de bien t'occuper chez les voisins !... »

X

Barouïre et les quatre gendarmes recommencèrent à battre la campagne. Le jeune garçon était méconnaissable. Noir, sale, déchiré, maigre et sec comme une branche d'arbre, il partait au galop sur le petit cheval que les Kurdes avaient volé pour lui dans un village inhospitalier.

Il se servait avec une grande habileté du fusil que lui avait laissé son père. Les Kurdes l'emmenaient à la chasse.



LES LOUPS S'AVENTURAIENT DANS LES MONTAGNES

Comme on entraît dans l'hiver les loups quittaient leurs tanières et s'aventuraient sur les flancs des montagnes. Les cinq cavaliers eurent à se défendre contre leur troupeau affamé.

Traqués par les Turcs, poursuivis par les cosaques, ils faisaient parfois le coup de feu et ne devaient leur salut qu'à leur parfaite connaissance de la montagne.

Zanarian-effendi put revenir à la date fixée. Il avait eu grand-peine à traverser les lignes russes. Un officier, mis au courant de son aventure et pris de pitié, l'avait lui-même accompagné au lieu du rendez-vous.

Sedki-tchaouch recompta soigneusement et lentement les 300 livres turques. Lorsqu'il eut fini, il présenta lui-même Barouïre à son père, d'un geste de grand seigneur.

« Voilà ton fils, Zanarian-effendi, nous en avons fait un rude montagnard... Remercie-le bien, c'est grâce à lui que vous vous en êtes tirés, tous les deux... »

— Eh bien ! Sedki-tchaouch, lui demanda Barouïre, tu ne viens pas en Russie avec nous ?...

— Les Russes sont de meilleurs maîtres que les Turcs, Barouïre-effendi, et j'aimerais bien revoir mon colonel. Mais il faut profiter de ce que le pays n'a pas de maître encore... Il nous reste tant de courriers à dévaliser !... Au revoir, Barouïre-effendi ?... Qu'Allah et Ali te gardent !... »

Et puis, comme Zanarian-effendi s'éloignait avec son fils et l'officier russe tout réjoui d'un aussi bizarre gendarme, Sedki-tchaouch les rappela, criant :

« Zanarian-effendi !... Je te fais grâce des trois buffles et des trois charges de chameaux !... »

XI

Jusqu'à la prise d'Erzékoum Barouïre et son papa restèrent chez l'oncle de Batoum. Ils auraient été heureux sans l'inquiétude horrible qui les étreignait en songeant à celles qu'ils avaient laissées chez ces brigands de Turcs, à Erzékoum...

Des réfugiés arméniens ne tarissaient pas de raconter des histoires épouvantables sur les cruels supplices que les Turcs inventaient pour martyriser et exterminer le malheureux peuple arménien.

Dès que les Russes eurent pénétré dans Erzékoum, Zanarian-effendi et Barouïre se remirent en chemin par les routes blanches de neige.

Le cheval de Barouïre tomba dans un précipice en franchissant le Palendeuken. L'enfant ne dut son salut qu'à son agilité !... Zanarian-effendi le prit en croupe.

C'est ainsi qu'Annouchavan les vit arriver, tous deux, du bout de son toit.

Ils avaient tant à se raconter que pendant trois jours ils ne cessèrent de parler, mêlant les baisers et les larmes.

XII

Ainsi la petite fille retrouva-t-elle son frère et son papa.
Mais sa pauvre maman ?

Que mes petits lecteurs se rassurent. La maman d'Annouchavan n'avait été que blessée par une brute de soldat allemand, en sortant de chez Taïfour-bey.

Von Gribau, qui était un peu médecin, la fit soigner chez lui dans l'espoir de la garder comme otage, ou de la vendre au marché d'esclaves de Constantinople, et d'en retirer grand profit.

Les Russes vinrent déjouer ses plans. Ils prirent la ville d'assaut, massacrèrent von Gribau et délivrèrent la jeune femme. Elle resta de longs mois encore à l'ambulance russe de la ville.

Un jour enfin, un jeune officier russe vint lui annoncer la prise d'Erzéroum.

« Je suis envoyé en mission dans votre ville, lui dit-il, n'avez-vous aucune lettre à me faire porter ?... »

— Hélas !... monsieur !... qui sait le sort des miens ?... Mon pauvre mari !... mes chers petits enfants !...

— Ne connaissez-vous personne qui pourrait vous renseigner ?...

— Tenez... voici quelques mots... portez-les chez Madathian-effendi... si vous pouvez le trouver, toutefois !... Peut-être n'a-t-il pu leur échapper, lui non plus !... »

Ce fut ainsi qu'un beau jour, Madathian-effendi courut chez son ami Zanarian, brandissant une enveloppe blanche :

« Réjouis-toi !... Réjouissez-vous, mes chers enfants !... Votre maman vous écrit !... Elle est vivante !... Elle est à Van... Courez vite la chercher !... »

Ainsi se retrouvèrent tous nos amis après les plus tragiques aventures. Désormais il vécurent paisibles et heureux sous la domination du Tsar...

Quant à Taïfour-bey, sa méchanceté fut justement punie :

Revenu à Constantinople, des intrigues lui firent perdre son crédit auprès d'Enver-pacha... Accusé d'avoir trempé dans un complot, il fut condamné par ses anciens amis...

On le fit jeter dans le Bosphore

FIN



Si vous voulez bien comprendre ce que vous lisez,
demandez à vos parents de vous acheter un

DICTIONNAIRE LAROUSSE

Il vous expliquera les mots que vous ne connaissez pas et vous apprendra une foule de choses intéressantes et utiles.

Larousse élémentaire illustré. 1 275 pages, 2 500 grav., 24 cartes. Relié toile, 3 fr.; cart. 2 fr. 60

Larousse classique illustré. 1 100 pages, 4 150 grav., 70 tableaux et 114 cartes en noir et en couleurs. Relié toile, 3 fr. 75; cartonné. 3 fr. 30

Petit Larousse illustré. 1 664 pages, 5 800 gravures, 130 tableaux et 120 cartes en noir et en couleurs. Relié peau, 7 fr. 50; relié toile. 5 francs

(Ces trois ouvrages sont majorés temporairement de 20 %)

LIBRAIRIE
LAROUSSE
13-17, rue
Montparnasse
Paris (6^e)



Envoi franco
contre
mandat-poste
En vente
chez tous les
libraires

LES LIVRES ROSES DE LA GUERRE

Pour lire dans les familles et les écoles



Nos

144. — Les Enfants héroïques de 1914.
147. — Les braves petits Français.
149. — Scènes de la Guerre en Belgique.
150. — La Guerre dans les airs.
151. — La Guerre sur mer.
152. — Les Villes françaises héroïques.
153. — Traits héroïques de l'armée française.
154. — Le Roi-Chevalier.
155. — Nos Amis les Anglais.
156. — Oscar et Rosalie (Histoire d'un fusil et d'une baïonnette).
157. — Les Instituteurs héroïques.
158. — Victoire ou la Chamelle d'a tranchées.
159. — Les Héros russes.
160. — Les Héroïnes de la Guerre.
161. — Nos braves Toutous à la Guerre.
162. — Simples histoires de la Guerre.
163. — Les Serbes héroïques.
164. — Nos Diables bleus.

Nos

165. — Nos Frères d'Italie.
166. — Les Œufs d'or de la guerre.
167. — Les Héros des Ambulances *1^{re} partie*.
168. — Les Héros des Ambulances *2^e partie*.
169. — Les Canadiens héroïques.
170. — Une Famille héroïque (*Saga*).
171. — Nos Prisonniers en Allemagne.
172. — Chansons et Poésies de la Guerre *1^{re} liure*.
173. — Nos Héros d'Afrique.
174. — Le Petit Poilu.
175. — Les Héros des Dardanelles.
176. — Français vant tout!
177. — Les Espions boches.
178. — Nos Poilus dans les tranchées.
179. — Petits Récits de la Grande Guerre.
180. — Les Petits Héros de France.
181. — Chansons et Poésies de la Guerre *2^e liure*.
182. — Marsouin et Co's bleus.
183. — Les Alsaciens héroïques.

Paraîtra ensuite : Les Civils héroïques, etc.

Chaque volume illustré de nombreuses gravures, . . . 0 fr. 40

(Franco France, 0 fr. 45; étranger, 0 fr. 20)

Il paraît deux volumes par mois (1^{er} et 3^e samedi).

Les 24 premiers vol. ci-dessus, dans un étui tricolore. 2 fr. 90

Abonnement d'un an 24 vol. France. 3 fr. 50

— Colonies et Etranger. 4 fr. 50

Lectures illustrées les plus saines
et les meilleur marché